

Mario Giacomelli découpe la vie en métaphysicien du noir et blanc

Charles-Henri Favrod le considère comme le plus grand photographe italien. Il est l'hôte du Musée de l'Élysée.

Le noir et le blanc. Rien d'autre. Mario Giacomelli n'est pas un amoureux des gris, des fondus-enchaînés et des effets de transition. Il tranche, il découpe, il taille ses personnages dans de grands pans d'ombre, il les colle sur des carrés de lumière, gommant tout arrière-plan et tout bavardage décoratif. Le grand photographe italien ne fait pas dans l'illustration, il est dans la métaphysique et dans une dramaturgie de tragédie antique.

Archétypes

L'homme est indissociable de ses Marches natales, auxquelles il appartient par toutes les fibres de son corps. Il en est d'ailleurs très peu sorti, les voyages n'ayant jamais été son affaire. Pourtant, son Italie méridionale, toute archaïque qu'il la représente, prend valeur éternelle et universelle. Délachés de tous décors ou accessoires «couleur locale» (surexpositions et surdéveloppements poussent les contrastes jusqu'à une violence et une nudité superbes), ses personnages font figures d'archétypes d'hier et de toujours. Les paysages eux-mêmes, terriens et pastoraux, déroulent leurs champs et leurs collines avec une sorte de grandeur ancestrale et primordiale dessinée de main d'homme. «Mon intérêt premier a toujours été l'homme, confie le photographe. Même les paysages, pour moi, sont des portraits des hommes qui les ont créés - Il arrive même à Giacomelli de susciter une forme de «land art», quand il demande à un paysan de dévier de la manière millénaire et de labourer selon son exigence à lui, pour entrer dans le jeu savant et magnifique de sa géométrie sur nature.

Tragique et fraternel

Mario Giacomelli n'a jamais fait de la photographie son gagne-pain. Il ne s'est jamais soucié non plus de s'équiper d'un matériel sophistiqué. La rusticité savante de son art naît dans la rusticité tout court de son laboratoire perché au dernier étage de sa maison de Senigaglia, où il aime à s'enfermer tout seul avec ses images. L'alimentaire, c'est sa petite imprimerie qui le lui fournit. Mais que l'on ne s'y trompe pas, la typographie est aussi une passion chez lui. Rien d'étonnant à cela, au plomb comme au laboratoire, il y a chez lui cette même science du noir et blanc, ce sens de l'occupation rythmique de la



Mario Giacomelli: «Scanno», 1956.

page blanche, ce goût de l'empreinte qui la marque de son sceau et engrange sa part de mémoire.

Jamais pourtant, dans sa haute rigueur formelle et sa stricte économie de moyens, Giacomelli ne réduit ses figures à des silhouettes chinoises privées de toute épaisseur de vie et de souffrance. Les rondes et les jeux dans la neige de ses jeunes séminaristes, ses cortèges de paralytiques menés à Lourdes en chaises roulantes, ses pathétiques visages de mourants à l'hospice, ses villageois qui semblent découpés dans une seule forme noire comme un choeur antique sont à la fois durs et tendres, dramatiques et fraternelles.

Françoise Jaunin □

Lausanne, Musée de l'Élysée jusqu'au 6 juin, 021/617 48 21. Ma, me, ve, sa et di 10-18h, jeudi de 10-21h. Lundi fermé. Vernissage ce soir dès 17h30

Cap photographique sur les USA le Brésil et la Suisse

Le printemps élyséen propose encore trois autres excursions: les USA des années 60, le Brésil avant-gardiste des années 50 et la Suisse touristique des cinquante dernières années.

Regard tout d'abord sur les années Kennedy, grâce à celui qui, plus qu'un reporter officiel de la Maison Blanche, fut le photographe personnel du président et de sa famille. L'intimité de ces images dit à la fois la confiance dont jouissait Jacques Lowe, et la conscience de l'importance de l'image de JFK. Mais une image qui, loin des portraits amidonnés

traditionnels, raconte pour la première fois les travaux et les jours du président. En regard, les images de Ben Fernandez qui, lui, a suivi de près Martin Luther King à la fin de sa vie, ajoutent elles aussi à la compréhension des années 60 et à ce que Kennedy appelait la marche vers la Nouvelle frontière.

Art concret à la brésilienne, ensuite, grâce au don que celui qui est considéré comme le père du genre au Brésil vient de faire don à l'Élysée de ses archives photographiques. Des images réalisées dans les années 50, avant que Ge-

raldo de Barros ne décide de se consacrer exclusivement à la peinture. Ami de Max Bill et admirateur du Bauhaus, il a pour suivi à cette époque des recherches formelles audacieuses qui explorent les possibilités de l'abstraction en photographie.

Tourisme helvétique enfin, derrière l'objectif inventif et souvent plein d'humour du Zurichois Phillip Giegel, qui a su renouveler les lois du genre pittoresque et sublime. Certaines de ses trouvailles de «photographe» font désormais partie intégrante d'une image de la Suisse. F. J. □